sur elle une grande influence, voulait nous excommunier tous, parce que nous ne travaillons pas au Mexique selon les vues de Dieu.

Jugez comme la question avance! Mon Dieu, quelle folie de la part des réactionnaires!

J'ai reçu la photographie de maman, j'en ai été bien heureux; je vous remercie de tout mon cœur, bien qu'elle enlaidisse beaucoup ma bonne mère.

J'espère que cette lettre ne sera pas enlevée par les guérilleros; mais encore une fois, n'ayez pas d'inquiétude, car sans nul doute, il arrivera que des courriers seront pris.

H. L.

XXXIX

Lagos, le 27 janvier 1864.

J'ai reçu vos deux lettres du 15 décembre, avec les trois photographies; je ne peux dire qu'une chose concernant ces trois épreuves, c'est qu'heureusement pour l'original, elles ne lui ressemblent pas.

Les nouvelles que vous et Marie me donnez sur mes chances d'être porté au tableau d'avancement ne sont pas très rassurantes. Aussi en ai-je fait mon deuil à l'avance. Je suis revenu de tous mes désirs

ambitieux, il me suffit d'avoir ma propre estime et celle de tous ceux qui me connaissent.

Je prie Marie de remercier de ma part toutes les personnes qui avec ou sans succès se sont occupées de moi. La sollicitude de mon cher général Dupuch me touche particulièrement.

Notre dernier courrier nous a beaucoup émus par les nouvelles qu'il apporte.

L'opposition que ne peut manquer de faire la Chambre au sujet du Mexique et surtout de l'emprunt, les complications politiques de l'Europe, l'incertitude dans laquelle nous nous trouvons sur les intentions de Maximilien, nous font envisager les choses sous un jour d'autant plus sombre que nous sommes plus éloignés du centre des événements.

Beaucoup d'entre nous se voient déjà abandonnés comme du temps de l'expédition du général Leclerc à Saint-Domingue.

Moi, sans aller aussi loin, je vous avoue que j'ai des craintes très sérieuses pour notre pays, et que je donnerais beaucoup pour être en France.

Quand je pense que c'est ce Saligny qui a ainsi trompé l'Empereur sur le Mexique, et qui nous a engrenés dans cette affreuse machine dont nous ne pouvons nous tirer, je regrette qu'il n'y ait pas dans l'arsenal de nos lois quelque bon châtiment à son usage.

Nous tous qui voyons depuis longtemps les choses de près, nous sommes, contre cet homme, dans un état d'exaspération dont vous ne pouvez vous faire d'idée.

Nous connaissons maintenant la cause du retour

précipité du général en chef à Mexico. C'est une lettre des archevêques et évêques du Mexique, l'archevêque de Mexico en tête, à la régence.

Dans cette lettre, ces messieurs disent à la régence que pas plus que Juarez, elle n'a le droit de toucher à la plus sacrée de toutes les propriétés : celle de l'Eglise ; qu'autrement ce serait attaquer la société par la base, en détruisant toute espèce de garantie de la propriété.

Ils citent ensuite un article du Concile de Trente, sur lequel ils se basent, si on ne fait pas droit à leur demande, pour excommunier la régence, et tous ceux qui lui prêtent leur appui.

Enfin ils font appel à la Cour suprême de justice, pour soutenir leurs droits. Il faut dire qu'ici la Cour suprême s'occupe bien plus de politique que de justice. Ainsi le président de cette Cour a toujours été vice-président de la République.

Vous comprenez combien, avec cette organisation, avec les moyens cachés dont disposait la Cour, le gouvernement la ménageait, et lui laissait commettre les actes de vénalité les plus odieux, inconnus dans tout autre pays. La justice était et est encore vendue au plus offrant et dernier enchérisseur. Il était donc naturel que cette Cour suprême, dans le nouvel ordre de choses, voulût poser en principe sa prépondérance politique; aussi prit-elle fait et cause pour les évêques.

C'est alors que le pauvre Almonte, se trouvant entre l'enclume et le marteau, fut obligé de prendre une décision, et de montrer de la vigueur. Il destitua tous les membres de la Cour suprême, en nomma de

nouveaux, et fit un manifeste pour inviter la nation à la concorde, et lui faire connaître les causes de ce coup d'Etat. Il s'est montré dans cette circonstance très supérieur à ce que l'on attendait de lui.

Cette échauffourée du corps de l'Etat qui a le plus d'importance, vous prouve combien nous sommes encore loin du but; d'autant plus que cela va du grand au petit.

Ici, à Lagos, nous avons trouvé un préfet politique qui séquestrait les biens des libéraux, acquéreurs ou possesseurs de biens du clergé. Les propriétaires, ainsi lésés, sont venus se plaindre au général Douay, qui n'a encore rien pu obtenir de ce préfet. On n'ose pas user de violence avec lui, parce qu'il est nommé par la régence.

Le malheur de notre position, c'est que tous les réactionnaires croient que nous ne sommes venus au Mexique que pour eux, et pour leur bénéfice. Ainsi, M. Miramon qui avait été à Guadalajara, simplement pour commander une division qui n'existait que sur le papier, mais que nous payons bel et bien, a trouvé qu'il n'avait pas des pouvoirs assez étendus. Il aurait voulu être gouverneur de l'Etat, et avoir la haute main sur les troupes françaises et mexicaines.

Le général en chef a jugé que ses prétentions allaient trop loin, et lui a donné l'ordre de rentrer à Mexico pour y être mis en disponibilité.

Vous le voyez, d'un côté ce sont des prétentions exagérées, d'un autre nous sommes obligés d'avoir des alliés qui sont pour nous une honte.

En arrivant à Aguas Calientes, il y a une vingtaine

de jours, le général en chef ne trouva personne qui voulût faire partie de la municipalité ! Force lui fut de nommer gouverneur de cet Etat un nommé Chavez, chef de bande, ne sachant ni lire ni écrire. Sur les flancs de la colonne du général en chef, ce Chavez eut une petite escarmouche avec les libéraux. Des officiers français lui ayant demandé où étaient les blessés ennemis et comment il les soignait, il répondit que son mode de traitement consistait à leur fendre la tête jusqu'aux épaules.

Aussi il faut voir la terreur des populations, d'être gouvernées par un tel homme !

J'en reviens toujours à mon opinion : tant que Maximilien ne sera pas ici, nous ferons toujours de mauvaise besogne. S'il ne vient pas, ce qui est à craindre, que ferons-nous du Mexique ? Nous partons demain pour Zacatecas où, dit-on, Doblado veut nous attendre. Je n'en crois pas un mot, et je suis sûr que le 3 ou le 4 février, nous entrerons à Zacatecas sans coup férir ; ce sera notre marche la plus extrême, car alors il ne nous restera plus de troupes pour tenir la campagne.

D'après les dernières instructions du général en chef, le général Douay reviendra établir son quartier général à Lagos, pour toute la saison des pluies. Qu'allons-nous devenir dans cette si triste petite ville ? En ce moment, nous voyons les choses très en noir ; espérons qu'elles marcheront mieux que nous ne le supposons. Je reste sur cette espérance pour vous dire adieu et vous embrasser de tout mon cœur.

H. L.

Nous apprenons à l'instant qu'il y a un parti ennemi, avec deux pièces de montagne, à Teocaltiche, et un autre avec deux pièces de campagne à Nochistlan. Ces deux points sont très à gauche de la route de Lagos à Aguas Calientes. Demain, nous partons en colonne légère, nous faisons douze lieues sur la route d'Aguas Calientes, comme si nous voulions nous rendre tranquillement dans cette ville. A deux heures du matin, nous levons le camp, nous faisons monter un bataillon d'infanterie sur des mulets d'administration, et nous partons avec ce bataillon, ainsi que la cavalerie, tandis que le reste de la colonne attendra le jour pour continuer, comme si de rien n'était, son mouvement sur Aguas Calientes.

Nous espérons ainsi dépister les espions, arriver au jour à Teocaltiche, après une marche de dix lieues, nous emparer des deux pièces de montagne, disperser et poursuivre les troupes qui les accompagnent jusqu'à Nochistlan à douze lieues plus loin, et prendre les deux pièces de campagne. Nous avons par conséquent trente-deux lieues à faire d'une seule traite.

Si nous réussissons, ce sera un beau coup ; aussi, le secret le plus absolu est-il conservé. Il n'y a que l'état-major qui le sache : ainsi ne nous trahissez pas, et n'envoyez pas d'espions aux libéraux pour les renseigner.

Nous connaissons maintenant les détails de la mort de Madame Bazaine. Elle s'est fait justice à elle-même ; le pauvre général est doublement frappé.

Adieu encore et tout à vous.

H. L.

XL

Zacatecas, le 9 février 1864.

La mauvaise nouvelle que vous m'annoncez ne m'a guère ému, car je m'y attendais. Je connais assez tous ces grands personnages, et le courant de l'époque actuelle, pour savoir que les services et le dévouement ne sont rien en comparaison des recommandations. Je prévoyais à l'avance que le crédit des personnes qui veulent bien s'intéresser à moi n'était pas suffisant pour lutter avec avantage contre les grandes influences que peuvent mettre en jeu ceux qui sont à Paris, et qui font campagne dans les salons.

Ne vous laissez donc plus aller à de nouvelles illusions, malgré tout ce qu'on peut vous dire. Je ne suis pas porté au tableau d'avancement, on ne peut donc me nommer en France, et je ne passerai pas cette année au Mexique. Il faut en prendre votre parti, et renoncer à me voir faire une belle carrière.

Du reste on dirait qu'on s'est donné le mot en France pour mettre de côté tous ceux qui font partie de l'armée du Mexique : dans l'artillerie pas un des officiers du corps expéditionnaire n'a été maintenu au tableau. De plus, un capitaine qui avait été ajouté au tableau de l'année dernière pour sa belle conduite

au siège de Puebla a été rayé cette année. Vous voyez que c'est encore bien plus fort que ce qui m'arrive.

Dans ma dernière lettre, je vous annonçais notre départ de Lagos pour Teocaltiche et Nochistlan.

Après avoir marché toute la journée du 28, nous arrivons à une petite ville nommée Encarnacion, située à douze lieues de Lagos. Nous y campons, en faisant courir le bruit que nous allons à Aguas Calientes, comme les autres colonnes qui déjà nous avaient précédés.

Avant le jour nous levons le camp sans tambour ni trompette, et nous nous mettons en marche pour Teocaltiche.

Sur cette route qui traverse un pays aride, ne produisant absolument rien, nous n'avons rencontré que quelques *ranchos* dont les habitants étaient très surpris de nous voir.

A deux lieues de Teocaltiche, nous apprenons par des Indiens que les cinq cents hommes qui tenaient garnison dans cette ville ne se doutaient nullement de notre approche. Nous continuons à marcher, et à trois heures, après avoir fait douze lieues, nous arrivons sur une hauteur d'où nous apercevons la ville. Aussitôt le général Douay envoie la cavalerie au galop pour investir Teocaltiche.

Je pars avec elle pour reconnaître les chemins, voir les dispositions de l'ennemi, et venir rendre compte. Nous descendons et nous grimpons des ravins d'une difficulté incroyable, et nous arrivons aux abords de la ville où nous sommes reçus à coups de fusil. Heureusement ce tir qui pouvait nous

faire beaucoup de mal n'était pas bien dirigé et nous en avons été quittes pour un cheval tué.

Nous continuons notre mouvement d'investissement qui s'est fait avec une telle rapidité que personne n'a eu le temps de s'échapper de la place. Toutes les issues étant gardées, je reviens, après avoir fait tout le tour de la ville, à la rencontre du général qui avait continué sa route avec le seul petit bataillon d'infanterie que nous ayons.

Je lui rends compte de la situation : alors il divise son bataillon en trois colonnes qu'il lance simultanément.

L'attaque a été vive et prompte, et au bout d'une demi-heure, nous étions maîtres de Teocaltiche.

Les ennemis ont disparu comme par enchantement, se cachant dans les maisons où nous avons été obligés de les chercher. Nous avons réuni ainsi une centaine de prisonniers, et pris deux cent dix chevaux, avec beaucoup d'armes et de munitions.

L'ennemi a eu dix tués, et nous deux ; nous avons eu en outre six blessés, dont un officier qui arrivait de France ; il a eu le bras cassé près de l'épaule. Il a été porté à bras d'Indiens depuis Teocaltiche jusqu'à Aguas Calientes, c'est-à-dire pendant deux longues journées de marche ; il en a ressenti une grande fatigue, et au moment de notre départ d'Aguas il n'allait pas bien.

Parmi nos prisonniers, il y avait beaucoup de gredins et de voleurs de grands chemins. Nous avons fusillé les trois plus coupables, le dimanche matin, sur la place, en présence de la population, et nous les avons laissés là jusqu'à notre départ.

Cette exécution a produit beaucoup d'effet sur la population, plus peut-être que sur les victimes elles-mêmes, car il faut bien reconnaître que ces gens-là meurent bien, lorsqu'ils voient qu'il leur est impossible d'échapper à leur sort.

L'affaire de Teocaltiche m'a rapporté six piastres pour ma part de prise, et un nouveau mémoire de proposition pour le grade de chef d'escadrons. Mais je commence par vous dire que je crois qu'il en sera de celui-là comme des autres.

Nous n'avons fait que séjourner à Aguas Calientes ; nous y avons eu tellement à faire pour l'organisation de notre colonne et de nos convois que nous n'avons pas eu le temps d'aller voir les sources d'eau chaude qui, dit-on, sont très curieuses. Ce sera pour notre retour.

Nous nous sommes mis en route pour Zacatecas, où, disait-on, Ortega voulait nous attendre. Nous sommes arrivés dans cette ville à notre cinquième jour de marche ; Ortega était parti la veille. Nous avons fait notre entrée sans coup férir, par une pluie battante qui dure encore.

Nous ne savons où nous fourrer, ni que faire pour combattre le froid, car ici il n'y a pas non plus de cheminées, et je vous écris les mains glacées.

Zacatecas est une ville bien triste, mal bâtie ; presque toutes les maisons sont en terre. Par un hasard extraordinaire, c'est la première fois que j'ai un joli logement ; j'occupe la maison d'un général qui est parti avec Ortega. Sa femme avait une peur atroce ; je l'ai rassurée de mon mieux. Elle m'a abandonné sa maison ; et elle est allée loger chez sa mère.

Zacatecas, comme Guanajuato, est située au milieu des montagnes argentifères ; à quinze lieues au nord sont les mines de Fresnillo, les plus riches du Mexique, et qui, dit-on, appartiennent au gouvernement.

La première division est partie hier pour occuper ce point ; elle doit y laisser un détachement, et revenir ici demain. Alors nous nous mettrons en marche après-demain pour Guadalajara en repassant par Aguas Calientes et Lagos.

A l'heure présente, nous en sommes déjà à nos quatre cents lieues de route depuis Mexico ; jugez du chemin que nous aurons fait quand nous quitterons le Mexique.

Enfin Maximilien s'est décidé à accepter le trône ! Qu'il se hâte d'arriver pour recueillir le fruit de notre expédition. Sa présence décidera l'adhésion de tout le parti libéral qui, je crois, ne demande pas mieux que de se rendre, car tout le monde commence à en avoir assez.

Tous les propriétaires accepteront la tranquillité à n'importe quel prix ; on nous écrit de Mexico que l'annonce de l'acceptation a été reçue avec beaucoup d'enthousiasme.

De notre côté, nous l'avons apprise avec joie, car enfin nous voyons maintenant que nos efforts et nos fatigues auront eu un but.

Je suis toujours persuadé que si le prince Maximilien est un homme intelligent et vigoureux, il pourra faire du Mexique dans dix ans un pays riche et fort.

Rien que sa présence à Mexico vaudra un grand nombre de troupes, et j'espère que, sinon au mois de mai, sûrement au mois d'octobre, on pourra ren-

voyer notre division, ne laissant que la première comme corps d'occupation. C'est donc encore près d'un an de patience à avoir. Alors à mon retour en France, je dis adieu à la gloire et à l'ambition et ne vivrai plus que pour vous.

Je désire que cette lettre soit aussi heureuse que les précédentes, et puisse traverser les guérilleros sans être prise. Ils nous ont encore assassiné l'escorte du courrier du général en chef.

La pluie continue et nous allons partir ; je plains bien nos pauvres soldats.

Je vous embrasse.

H. L.

XLI

Tepatitlan, le 22 février 1864.

Tepatitlan d'où je vous écris est une sale petite ville située à cinq étapes de Lagos, et à trois de Guadalajara. Le pays qui est en arrière de nous est sûr et tranquille jusqu'à Lagos, tandis qu'au contraire la route d'ici à Guadalajara est exploitée par une guérilla qui dévalise la diligence et arrête continuellement nos courriers. Pour cette raison, et aussi pour qu'autant que possible vous ayez toujours une lettre de moi par chaque courrier, je vous écris ces

quelques mots afin que vous ne soyez pas inquiets si, comme je le crains, la lettre que je vous expédierai de Guadalajara, par le courrier du 15 mars, tombait entre les mains des voleurs.

Nous sommes arrivés à Tepatitlan après une étape de huit lieues, par une très mauvaise route ; aussi est-il quatre heures, lorsqu'après avoir indiqué aux troupes leur campement, je rentre chez moi pour vous écrire ces quelques lignes. Pardonnez-moi donc mon laconisme.

Ainsi que vous pouvez le voir par les divers points d'où sont datées mes lettres, nous voyageons plus que le Juif errant. Au Mexique les lieues n'ont pas plus de valeur que les piastres ; ainsi on vous dit très bien : « Allez à tel endroit qui n'est qu'à cent lieues, faire une reconnaissance. » Voilà tout à l'heure quatre mois que nous sommes continuellement en marche sans jamais nous reposer. Dans trois jours nous arrivons à Guadalajara qui est la ville fixée par le général en chef au général Douay pour y établir son quartier général.

Quoique ce point soit, pour le moment, le terme de nos courses, nous ne comptons pas néanmoins nous y reposer longtemps, car Uraga, celui que nous avons poursuivi dans la sierra de Zamora, est à Colima avec sept ou huit mille hommes. Nous ne pouvons pas le laisser tranquille si près de nous (70 à 80 lieues), et très certainement après quelques jours de repos nous irons à Colima. On fera aussi probablement occuper le port de San Blas d'où l'on embarquera des troupes pour occuper aussi Mazatlan, port de Californie.

Heureusement nos peines et toutes nos fatigues ont un résultat.

Comme centre de résistance des libéraux, il n'y a plus que Colima et bientôt nous en aurons raison.

De son côté la première division vient d'avoir un petit succès à Cocotlan, au sud-ouest de Zamora.

Vidaurri, le gouverneur de l'État de Nuovo Léon, a refusé l'entrée dans son État à Juarez et aux débris de son gouvernement. On assure qu'il va se prononcer sans réserve aucune pour l'intervention et l'empire. Nous pouvons donc dire que dans peu de jours nous aurons sinon pacifié le Mexique, du moins soumis tout le pays à Maximilien.

C'est tout ce que nous pouvons faire, et c'est déjà bien beau, si l'on considère notre si faible effectif.

Maximilien peut donc arriver, et se mettre à l'organisation de son empire. La tâche est difficile, mais, à mon avis, elle n'est pas impossible.

Nous ne savons rien de ce qui a été arrêté entre Maximilien et l'Empereur au sujet de l'occupation ; cependant nous regardons comme certaine la rentrée de notre division au mois d'octobre.

Le général en chef vient de faire connaître à l'armée que la légion étrangère allait être portée à un grand nombre de bataillons, et que dès ce moment les officiers, les sous-officiers et les soldats pouvaient faire leur demande pour entrer dans ces bataillons.

Les avantages que l'on fait ne sont pas suffisants pour compenser un engagement de dix ans au Mexique, et on ne trouvera personne. On reviendra pro-

bablement sur cette question. Quoi qu'il en soit, cette formation prouve bien qu'on veut à toute force faire rentrer des troupes.

H. L.

XLII

Guadalajara, le 26 février 1864.

Il y a quatre jours je vous écrivais de Tepatitlan, parce que d'après les renseignements qui nous avaient été donnés, les diligences à partir de ce point étaient moins exposées aux attaques. Dans ma lettre je vous promettais de vous écrire de Guadalajara, en vous avertissant toutefois que notre courrier aurait beaucoup plus de chances de tomber entre les mains des guérilleros que de vous parvenir.

Guadalajara passe pour être la plus importante ville du Mexique après Mexico, et la première impression est assez favorable.

A notre entrée il y a eu, sinon de l'enthousiasme, au moins de l'empressement; toute la population était en émoi, les fenêtres étaient garnies, et les prêtres même nous ont jeté quelques fleurs.

Les officiers du 51e, qui étaient en garnison à Guadalajara avant notre arrivée, trouvent que cette

réception est au-dessus de tout ce qu'ils pouvaient prévoir, en comparaison de l'accueil qui leur a été fait lorsque les premiers ils ont occupé la ville avec le général en chef, au commencement de janvier.

Cela s'explique cependant.

Avant la venue des Français, Guadalajara était au pouvoir des libéraux qui n'exerçaient leurs extorsions que sur les réactionnaires, et cela dans des limites très modérées, il faut en convenir. Pour la masse de la population notre arrivée était le triomphe du parti de la réaction, avec toutes les craintes qu'inspirait ce triomphe. Notre conduite et notre manière d'être ont bientôt détruit cette erreur, ou pour parler plus juste, l'ont atténuée, car, il faut bien l'avouer, nous favorisons encore trop le parti rétrograde, ou plutôt nous nous appuyons trop sur lui.

Lorsque le général en chef est parti, il n'a laissé ici que onze cents hommes de garnison, et l'on savait qu'Uraga, que nous avions poursuivi dans la sierra de Zamora, disposait de six à huit mille hommes avec lesquels il voulait attaquer Guadalajara.

Les habitants ne pouvaient pas croire que cette faible garnison oserait défendre la ville extérieurement. Ils pensaient que les Français se retireraient dans la citadelle et laisseraient leur cité ouverte à l'ennemi. Cette opinion était d'autant plus fondée de leur, part que quand le colonel du 51e qui commandait ici a cru qu'il allait être attaqué, il a fait rentrer toutes ses troupes avec leurs bagages dans la citadelle.

Son intention était de surprendre l'ennemi qui

était à cinq ou six lieues de là ; il est parti à minuit, sans bruit, avec mille hommes tout au plus, pour aller en surprendre huit mille, qui comme toujours se sont empressés de prendre la fuite.

Pendant ce temps, Guadalajara était sous le coup de la terreur, s'attendant à voir apparaître les libéraux ; au lieu de cela ce sont les petits mille Français qui rentrent à deux heures après-midi.

Cet acte a fait comprendre à la population qu'elle devait avoir confiance, et que les libéraux non seulement ne viendraient jamais nous attaquer, mais n'oseraient pas non plus nous attendre en rase campagne quelque peu nombreux que nous soyons.

C'est sous cette impression que nous avons fait notre entrée, et c'est à elle que nous devons d'avoir vu la population sur pied, parce que dégagée de la crainte elle s'est laissée aller comme partout à la curiosité.

Lorsqu'il s'est agi de nous loger, l'empressement s'est refroidi ; j'ai été obligé de prendre de force une mauvaise chambre sans meubles, et où je ne vois pas clair ; pour vous écrire il faut me mettre sur le pas de ma porte.

Qu'allons-nous devenir ? Nous n'en savons rien. Uraga est à Colima avec six mille hommes. A mon avis il faudrait à toute force le déloger de là, et occuper cette ville qui nous assurerait la possession d'un pays très riche, tandis qu'au contraire maintenant nous n'occupons que la ligne du Rio Grande.

Je sais bien que j'ai contre mon opinion notre petit nombre, car nous ne disposons plus que de deux petits bataillons ; de plus la saison est très

avancée, et le danger du vomito approche. Ces deux raisons ont une grande importance, c'est vrai ; néanmoins je trouve que lorsqu'on est en veine de faire de bonne besogne, il faut payer d'audace et profiter de cette veine.

H. L.

XLIII

Guadalajara, le 13 mars 1864.

Je voulais vous écrire longuement, mais depuis notre arrivée ici, nous avons été tellement occupés par suite de tous les mouvements de troupes qui sont continuels que nous n'avons pas eu le temps de préparer à l'avance notre correspondance. Nous nous sommes ainsi laissé atteindre, non par le départ du courrier qui n'a lieu que dans trois jours, mais bien par notre propre départ fixé à ce soir même.

Comme je viens de vous le dire, depuis notre arrivée nous avons toujours fait des reconnaissances en vue de protéger les haciendas qui sont autour de la ville, et d'en tirer des fourrages pour la nourriture de nos chevaux. La vallée de Guadalajara est très riche par son sol et ses eaux, et le pays produirait tout ce qu'on voudrait. Malheureusement l'agricul-